

FEUILLETON DU "SAMEDI"

COMMENCÉ DANS LE NUMÉRO DU 17 JUILLET 1837

Les Enfants Martyrs

DEUX INNOCENTS

TROISIÈME PARTIE

Au Bord du Crime

X

(Suite)

C'était vrai, personne ne lui avait indiqué la droite ligne de l'honneur, en lui faisant détester le vice.

C'était vrai, il n'était qu'à demi coupable, puisque la mère et le père n'avaient pas été là pour réfréner des instincts pervers si précoces !

C'était vrai, la coupable, c'était la mère ; le coupable, avant tout encore, le père !

De cette bouche ignoble et qui essayait de frémir, de trembler comme sous un sanglot comprimé, la vérité sortait, rude, lamentable, atroce.

Et Marie-Thérèse, terrifiée, tourna son regard vers Milberg.

Et Milberg, à ce moment, regardait Marie-Thérèse.

Ils se comprirent.

Dans les yeux de Marie-Thérèse, rien qu'une effrayante désolation, voisine de la folie.

Mais dans les yeux de Milberg une supplication de pardon !

La faute, jadis, avait été grande ; le châtement valait la faute.

Et Borouille, qui s'était tu et qui observait, réfléchissait :

— Tout de même, on dirait qu'il a peur de moi, le curieux !

Alors, tout de suite, l'idée de profiter de cette situation d'esprit :

— N'est-ce pas, monsieur, que j'ai raison ? Parce qu'on est vagabond, ce n'est pas un motif pour qu'on soit criminel... Je suis pur comme l'oiseau et, si monsieur le juge le permet, je vais retourner auprès de Charlot reprendre mon somme.

C'est à peine si le magistrat entendit.

Borouille crut qu'il consentait.

Il salua gauchement d'abord Milberg, ensuite Marie-Thérèse et se dirigea vers la porte.

Dans ses yeux farouches, un éclair.

Une fois dehors il aurait vite fait de gagner la forêt, puis la frontière, avec l'argent que Charlot lui avait donné.

Et ce qui se passait autour de lui était si étrange et si incompréhensible qu'il ne doutait pas du succès.

Déjà il est sur le seuil de porte.

Milberg ne le perd pas de vue.

Et en ce moment, ce n'est plus le fils qui s'éloigne ; c'est l'assassin qui s'échappe des mains de la justice. Le laissera-t-il partir ?... Ou bien, impitoyable pour lui-même comme il l'avait été jadis pour Marie-Thérèse, ira-t-il jusqu'au bout du châtement ?

— Restez ! dit-il d'une voix méconnaissable, trahissant ses efforts douloureux, sa souffrance horrible.

Borouille s'arrête.

— Non, ce n'est pas pour aujourd'hui, se dit-il. Alors pourquoi font-ils donc tant de grimaces ?...

Et Milberg, rappelant son courage, sa présence d'esprit :

— C'est vous qui avez assassiné cet homme.

Et il montrait le cadavre du père Violaines.

Borouille, secouant la tête, redisait son invariable phrase.

— Je suis pur comme l'oiseau !

— Je vais vous en donner la preuve.

— Impossible, mon juge.

— Tout d'abord, vous avez été vu...

— Allons donc !

— Par cette femme... qui vous a surpris et que vous avez frappé d'un coup de couteau. Il y a donc flagrant délit.

— Ce n'est pas vrai, dit-il d'une voix rauque, voyant tout craquer autour de lui.

Marie-Thérèse se taisait. A quoi bon essayer de s'accuser encore ? A quoi bon, surtout, vouloir défendre ce bandit ? Milberg seul pourrait le sauver, s'il le voulait.

Le procureur, toujours la parole incertaine :

— Les traces de vos doigts sont imprimées sur le cou de la victime !

Il frappe aux carreaux. Blaise s'approche.

— Faites entrer le docteur Moreaux.

Le médecin entre. Milberg lui désigne Borouille.

— Voici le coupable. J'en ai la conviction. Veuillez vous assurer que les traces du cou de la victime correspondent aux doigts de cet homme.

Alors, Borouille recule.

Il a peur. Il ne veut pas fournir, lui, cette preuve contre lui-même. On ne l'y contraindra pas. De force, on ne le pourrait. Mais cette frayeur, le refus même, c'est un aveu.

Il s'en rend bien compte.

Et il jette sur le magistrat un regard de bête fauve. Mais il est inoffensif, Blaise et Valentin l'ont fouillé avant de le pousser devant le juge. Ils ont trouvé sur lui un long couteau à virole et s'en sont emparés.

— Pourquoi hésitez-vous ?

— Parce que c'est inutile de faire cette expérience, puisque je suis innocent.

— Parce que vous avez peur ! Parce que vous êtes coupable !

Il ne répondit rien, tout d'abord.

Il semble se ramasser sur lui-même, avant de parler, comme si de tous les aveux qui lui brûlent les lèvres comme des provocations, il voulait les épouvanter, s'en glorifiant.

Et d'un coup, soudain, sa haine contre tout débordant malgré lui en venimeuses paroles :

— Eh bien ! puisque je suis pris, je suis pris ! J'y monterai, sur la butte, et je rigolerai avec les amineches !... Ils seront tous là pour voir... Je m'en bats l'œil, vous savez ! Vous voulez tout savoir, eh bien ! ouvrez les oreilles, ça va vous instruire et ça vous intéressera peut-être... Oui, le vieux qui nous reluque, là, avec ses yeux de vitre, c'est moi qui l'ai décollé... Ça n'a pas été long, allez ! un tour de main... Pas besoin d'y aller mesurer mes doigts... Je savais qu'il avait de la galtoze, le vieux, et j'en voulais à son bas de laine.

Et désignant sa mère, d'un geste de rage :

— L'autre est arrivée trop tôt. J'ai pas pu ! Ça vous va-t-il, ce que je viens de vous dévoiler ? En avez-vous assez ?

Ils le savaient coupable. Son aveu n'ajoutait rien à leur conviction. Et pourtant, peut-être qu'au fond du cœur ils avaient espéré qu'il nierait jusqu'au bout, se déclarant innocent, même contre toute vraisemblance.

Et il l'écoutaient parler, avec horreur.

Borouille se montait, peu à peu, triomphant de ses crimes.

— En avez-vous assez ? Ça ne me coûte pas davantage de vous dire le reste. Un de plus, un de moins, n'est-ce pas ? On ne me couperait pas le cou deux fois. Ça n'est pas le premier que j'estorbis, vous savez ?... Tenez, une fois, près de Mantes, au commencement de l'année, je dévalisais le secrétaire d'un jardinier, quand le bonhomme est rentré. Pourquoi a-t-il eu la mauvaise idée de rentrer, aussi ? Je ne l'appelais pas. Je ne tenais pas à sa peau. Alors, comme il s'est précipité sur moi, je pouvais pas me laisser faire, pas vrai ? J'ai pris un chenet et je lui ai cassé la casserole. Ça n'a pas seulement fait ouf !...

Et ricanant, s'adressant au procureur, à son père :

— Hein, vous ne comptiez pas sur cette affaire-là ? Ça vous en fait deux au lieu d'une. En voilà, du bénéfice ! Quant je serai à l'ombre, vous me ferez donner un supplément de portion pour avoir mangé le morceau !

Et ce n'était pas tout.

— Vous parliez tout à l'heure du général Anberpin. Vous ne vous êtes pas trompé. C'est moi qui l'ai dévalisé avec des camaros. Il y avait Criquet, le boiteux, qui a disparu l'autre jour ; je ne sais pas ce qu'il est devenu ; il y avait Charlot, le berger, qui faisait le guet.

Marie-Thérèse tressaillit.

Même Charlot, que le vice n'avait pas épargné !

— Ça fut un bon coup ; j'en ai fait une noce ! Mais ça coule vite, l'argent. L'autre jour je me suis dit : Il doit bien rester quelque chose chez le général. Je lui avais promis de revenir, en lui conseillant de nous arranger un coffre-fort aussi bien garni ; il fallait tenir sa promesse, n'est-ce pas ? Cette fois je n'étais accompagné que de Criquet. Mais nous avons trouvé le général sur ses gardes et nous avons failli écoper. Ça n'a pas réussi et ça n'a porté malheur. Voilà, j'ai plus rien à dévoiler.

Et cet atroce garçon était leur fils !

Voilà ce qu'ils se répétaient sans cesse, en l'écoutant, ce qui résonnait à leurs oreilles, bruissait dans leur cerveau les affolant.

Et malgré cette terrible série de crimes, ni l'un ni l'autre n'osaient relever la tête devant le criminel.

C'est que tous ces méfaits, ils se les attribuaient à eux-mêmes, ils les faisaient remonter jusqu'à eux ; ils sentaient qu'ils en étaient responsables.

Et leur attitude, en face du bandit, était étrange, comme humiliée. Borouille s'en apercevait.

Et dans son cynisme blagueur :

— Ça vous fait de la peine, ce que je vous raconte là ? Moi, regardez, je suis pas triste, je suis tout à la rigolade.

— Ainsi, dit le magistrat, vous n'avez aucun repentir ?